



Voyage d'étude
MAUTHAUSEN - DACHAU
mars 2007

Présentation du voyage d'étude aux camps de concentration de Mauthausen et de Dachau.

Depuis plusieurs années déjà, l'Athénée Royal de Chênée organise un voyage d'étude à Mauthausen et à Dachau. Ce voyage s'inscrit dans le cadre d'une des missions de l'école qui nous semble plus importante que jamais aujourd'hui, l'éducation à la citoyenneté.

En 1998, nous célébrons le cinquantième anniversaire de la proclamation de la Déclaration des Droits de l'Homme. Un projet a d'ailleurs été réalisé à l'école à cette occasion: *N'acceptons pas aujourd'hui ce que nous dénonçons pour hier*. Ce voyage d'étude permet à nos élèves de mieux connaître la barbarie du passé, afin qu'ils puissent prendre conscience de l'importance de la défense des Droits de l'Homme et des valeurs démocratiques aujourd'hui. A l'issue du voyage, un travail se fait donc aussi sur les atteintes aux droits humains aujourd'hui, ici et ailleurs...

A travers ce voyage, les étudiants peuvent se rendre compte de ce qu'a été l'univers concentrationnaire, apprendre comment les camps de concentration et d'extermination ont été mis en place, quels sont les systèmes politiques qui leur ont donné naissance... Ce voyage a un caractère exceptionnel, parce que nous sommes accompagnés d'un témoin de cet univers concentrationnaire, Monsieur Paul Brusson, qui a été détenu trois ans, d'abord à Mauthausen, puis à Dachau. Depuis lors Monsieur Brusson consacre une grande partie de sa vie à rencontrer et à accompagner sur place de jeunes étudiants afin qu'ils puissent donner un sens concret à une phrase si souvent répétée: *Plus jamais ça!*

Le voyage s'inscrit dans le cadre des cours d'histoire et de sciences sociales. Il est organisé en collaboration avec l'Union des Prisonniers Politiques des Deux Guerres de l'arrondissement de Liège, avec le patronage de l'Amicale Nationale des Prisonniers Politiques et Ayants Droit du camp de concentration de Mauthausen (Régionale de Liège). Le voyage a lieu chaque année au mois de mars, il bénéficie d'une subside d'un des Prisonniers Politiques et du Ministère de l'Éducation de la Communauté Française Wallonie - Bruxelles.

Dans cette petite brochure, vous trouverez quelques uns des témoignages (ou des extraits...) rédigés par des élèves à l'issue du voyage de mars 2007.

France Arets, professeur d'histoire et de sciences sociales.



Pour notre avenir !

Cette photo représente le camp de Dachau, vu d'un baraquement à travers une fenêtre. Toute la photo est en noir et blanc, noir comme l'enfer sous leurs pieds, noir comme la mort qui les guettait jour après jour, sans savoir si le lendemain serait le dernier, tout est noir, hormis le ciel, en couleur ; le ciel représente la liberté, l'espoir, l'espoir qu'on les délivre, l'espoir qu'on se rappelle d'eux, que, malgré leur détention dans les camps en tant que *vermine, qu'esclave, que «rien»*, on sache qu'ils existent, qu'ils sont là, qu'ils étaient là...

Comment peut-on penser que tant d'horreur soit le fruit de l'avidité d'un système politique, le nazisme?

Comment peut-on penser qu'à l'heure actuelle, des crimes du même type soient commis *en son nom* ?

Celui qui ne se rappelle pas de son passé est condamné à le revivre... (Gandhi)

Cette phrase est très prometteuse, si nous ne tirons pas des conclusions des atrocités qui se sont produites, jamais nous n'avancerons et il est fort probable que de telles horreurs se reproduisent à nouveau. Alors commençons à nous interroger : et si?

Sur la situation actuelle, en Belgique par exemple... : « Et si le Vlaams Belang et le Front National arrivaient au pouvoir ? » ... La dictature n'est jamais une bonne chose pour le peuple : suppression des libertés (liberté de culte, liberté de presse, liberté d'expression, d'association...). Un climat de peur s'installe, les étrangers seront renvoyés chez eux... L'émancipation de la femme n'existera plus, ce sera une régression étant donné que les partis d'extrême droite veulent que la femme « enfante » et s'occupe du foyer (la femme reste au foyer et n'a pas d'emploi), etc..

Comment penser que de telles choses se soient produites il y a moins d'un siècle?

Ne sommes- nous donc pas civilisés? Sommes- nous des bêtes, sans raison, sans cœur ?

Ce voyage m'a apporté beaucoup de choses, parmi lesquelles un plus grand respect envers toutes ces personnes qui jamais n'auraient mérité une telle fin, et la plus grande reconnaissance que nous pouvons leur attribuer est de tirer conclusion de ce qui leur est arrivé et de ne jamais les oublier, que leur mort ne soit pas vaine. Ce voyage m'a aussi permis de réfléchir, de m'interroger sur l'avenir...

Mais aucun voyage, aucun témoignage, aucune photo ne pourra nous faire ressentir ce que les détenus ressentaient. Certes, cela peut nous aider à mieux comprendre, à mieux imaginer ; mais jamais nous ne pourrions arriver à retranscrire leurs états d'âme, leurs peines, leurs souffrances.

Hélène Tutino

L'univers concentrationnaire

Les camps de Dachau et Mauthausen sont des camps de travail et pas des camps d'extermination, même si beaucoup de gens y sont morts également. Dans les camps de concentration, le but premier était d'effectuer des travaux comme par exemple travailler dans des carrières de pierre, ou dans des usines qui servaient à construire des pièces pour des chars ou des armes pour l'armée allemande, mais ça n'empêche pas que beaucoup de personnes étaient également exécutées. Par contre, dans les camps d'extermination, le seul but était de tuer tous les prisonniers qui arrivaient ; c'est là que la majorité des Juifs ont été tués par les nazis.

Peu importe le genre de camp, il y avait plusieurs façons de tuer les prisonniers ; dans certains camps, les gens étaient tués par pendaison ; dans d'autres, les prisonniers étaient fusillés. Quant aux chambres à gaz, les nazis les ont utilisées aussi bien dans les camps de concentration que d'extermination. Beaucoup de gens sont également morts parce que les nazis pratiquaient sur eux des expériences scientifiques : par exemple, les nazis les jetaient dans de l'eau bouillante ou dans de l'eau glacée pour savoir pendant combien de temps ils pouvaient survivre dans de telles conditions. Enfin, un grand nombre de prisonniers sont morts de faim et de froid. Peu importe la façon par laquelle ils mourraient, ils étaient tous réduits en cendres dans des fours crématoires.

Celui qui nous a servi de guide est un ancien détenu, Paul Brusson, que vous avez pu voir il n'y a pas longtemps à la télévision, sur la Une.

Paul Brusson a été dans la résistance belge pendant la guerre et c'est pour cette raison qu'il a été déporté. Il a tenté de nous faire partager son affreux souvenir de ces camps en nous expliquant combien il était difficile de survivre dans des camps pareils avec le manque de nourriture et de sommeil, et en raison de l'épuisement dû aux travaux physiques qu'ils devaient effectuer. Le manque de nourriture parce qu'ils n'avaient droit seulement à 1500 calories ou moins, alors que, en travaillant comme ils le faisaient, il leur en fallait au moins 3500 par jour. Le manque de sommeil car ils allaient dormir très tard et étaient obligés de se lever très tôt. Et tout ça faisait qu'ils n'étaient pas dans de bonnes conditions pour travailler efficacement. Comme Paul Brusson le disait lui-même, seuls les malins, les chanceux et les voleurs survivaient.

Chaque prisonnier était tatoué d'un numéro et d'un insigne sur l'avant-bras droit disant qu'il était Juif, témoin de Jehova, homosexuel, prisonnier politique, émigré, prisonnier de droit commun ou encore asocial.

Ce voyage nous a permis de nous rendre compte de l'atrocité du système nazi.

Nous allons vous donner quelques chiffres qui font réfléchir. Plus de six millions de Juifs sont morts pendant la seconde guerre mondiale. A Dachau, il y a eu 32 000 morts sur 200 000 prisonniers. A Mauthausen, il y a eu 110 000 morts pour 195 000 détenus.

Ce voyage n'a fait que renforcer quelque chose que nous savions déjà : l'extrême droite est inacceptable.

Arnaud Meulemans, Jérémy Lombaerts

Mauthausen- Dachau 2007

C'est délicat d'en parler ou de décrire ce que l'on y a ressenti ... Et je pense qu'il en sera toujours autant dans 10, 20, 30 ans et plus encore... Quels sujets peuvent être plus sensibles que ceux de la guerre, *post* ou *pré* ? Il y a dans chaque cas un avant et un après...

Ces deux camps de la mort sont des vestiges d'un des événements les plus meurtriers d'Europe, et c'est en s'y rendant que l'on comprend. On comprend cet acharnement qu'ont les résistants, les anciens combattants à vouloir partager leur expérience, dont ils se seraient bien passés, à travers des documentaires, des films et des livres.

Le fait d'avoir un témoin direct est aussi très touchant car en effet, les histoires remplies d'émotions de Paul Brusson captivent et participent à une meilleure représentation de l'horreur de l'époque. Le courage de M. Brusson est à souligner : quoi de plus dur psychologiquement que de retourner à l'endroit qui fut probablement pour lui, la pire période de sa vie... C'est un héros, comme tous les autres rescapés et au même titre que les soldats sur le front qui ont participé à la Libération.

Le choc, c'est l'arrivée au camp de Mauthausen. Même en dehors, lorsqu'on regarde le bâtiment on ressent un sentiment de claustrophobie. Et puis on se dit : « Ils rentraient et ne sortaient peut-être jamais... ». Marcher jusqu'au portail tout en voyant les stèles et autres statues commémoratives, pour enfin franchir ce même portail... On se retrouve de l'autre côté, le côté par lequel on ne sort plus. La pluie plombe l'ambiance qui pesait déjà lourd... La visite des baraquements continue... Les explications, les détails donnent la nausée... Et puis on visite la chambre à gaz, camouflée en salle de douches... L'imagination de n'importe quelle personne non présente sur les lieux aurait du mal à se représenter quelles abominations se sont produites il y a 60 ans...

La première partie de la visite est terminée, nous allons descendre l'Escalier de la Mort.

On prend conscience que nos réflexes « petits bourgeois » sont bien futiles et qu'on ferait mieux d'apprendre à se taire plutôt que de se plaindre dès qu'il nous manque quelque chose de matériel et d'inutile dans la maison.

Nos aïeux ont souffert. Pour nous, pour que nous ayons un meilleur avenir.

Le lendemain, ce fut la visite de Dachau. Encore le même constat : des dizaines de milliers d'âmes ont souffert ici pour des raisons, des idéaux plus que grotesques... Des « gens inférieurs », une « race supérieure »... Un prétexte à une pseudo conquête du monde, à la dictature...

Pas le moindre luxe, une caisse de 70 cm de large à se partager à deux en guise de lit, pas ou peu de possession personnelle... Ici encore, Paul Brusson fait preuve d'un courage immense en accompagnant chaque année des classes d'écoles. Il ose revenir et il ose en parler. Mais finalement, n'est-ce pas là l'intérêt du voyage ? En parler pour perpétuer les souvenirs afin que des drames comme ceux engendrés par la barbarie nazie ne se reproduisent plus.

Ce voyage m'a apporté beaucoup car maintenant je me dis qu'il faut accorder un peu plus de tolérance aux personnes de toutes ethnies, de toutes croyances religieuses et de tous horizons afin que tout le monde ait droit au bonheur car nous sommes tous égaux.

Jérôme Vondegracht

La chambre à gaz de Mauthausen.



La chambre à gaz de Mauthausen fut opérationnelle dès l'automne 1941 et elle utilisait du Zyklon B. D'autre part des gazages au monoxyde de carbone eurent lieu dans des camions à gaz qui étaient conduits entre Mauthausen et son camp annexe, Gusen. Au total, plus de 40000 personnes furent assassinées par gazages.

La chambre se situe au sous-sol d'un bunker (réaménagé à l'heure actuelle en musée) et pour l'atteindre nous avons dû descendre un escalier assez humide pour atteindre le vestiaire (là où les condamnés à mort devaient se dévêtir totalement.) Après le vestiaire nous sommes entrés dans cette chambre à gaz. Nous pensons que beaucoup de personnes ont ressenti la même chose que nous en entrant dans la chambre: un sentiment d'impuissance, une atmosphère oppressante et la peur...

En sortant de cette chambre de la mort, on arrive à la morgue avec un couloir au milieu et 2 fosses sur le côté, là où étaient entassés les cadavres avant d'être brûlés et réduits en cendres. Ensuite, on arrive à côté du four crématoire et de la salle de dissection où des médecins nazis récupéraient tout ce qu'ils pouvaient sur les cadavres (ex : les dents en or...). Après la crémation, ces milliers de morts étaient tout simplement oubliés des SS, et autres dirigeants nazis...

Aujourd'hui, ces lieux peuvent sembler avoir perdu de leur réalité, car les fours crématoires ont été recouverts d'hommages ; mais si on devait se mettre à la place des ex-concentrationnaires toujours en vie à l'heure actuelle, notre vision des choses serait bien différente de celle que nous avons.

Je pense que nous devons rendre un hommage à toutes ces personnes décédées et tout mettre en œuvre pour que ces choses ne se reproduisent jamais à l'avenir car nous les jeunes sommes l'avenir de ce monde, et nous devons aménager cet avenir maintenant.

Gaétan Cox, Jérémy Levalet

L'escalier de la mort, la carrière : un voyage en enfer



A ce moment là, il faisait froid, nous marchions lentement, en petit groupe, encapuchonnés et emmitouffés ; la pluie nous tombait dessus et l'on pouvait apercevoir le ciel dégagé mais gris et maussade. Après avoir découvert les sculptures érigées par différents pays pour rendre hommage à leurs victimes, on s'engageait dans un chemin difficile, fait de larges grosses pierres, mal taillées, mal cimentées . On aurait dit qu'on les avait posées là exprès pour nous faire dégringoler. Dans ce chemin mouillé et glissant, nous avons du mal à avancer et certains durent se tenir entre eux pour ne pas tomber.

Autrefois, les seuls passants étaient les kapos avec leurs groupes de concentrationnaires ; ces derniers n'avaient que des sabots en bois ou des sandales de bois pour parcourir ce chemin, à se demander si certains y parvenaient... Au bout d'une dizaine de minutes de marche, on distinguait la falaise qui s'étendait en bas et un énorme escalier... *L'escalier de la mort.*

Même sans lire le panneau explicatif, il ne fut pas difficile de comprendre son appellation. Les 186 marches ne dépassaient pas les 15 voire 20 centimètres de largeur et 15 voire une dizaine de centimètres de hauteur ; qu'elles soient mouillées ou même sèches, il suffisait d'en rater une pour dégringoler tout du long. Cet escalier maudit est empreint du sang des prisonniers, pour la plupart Espagnols, qui l'ont construit, et de celui de tous ceux qui l'ont emprunté par la suite.

Soulagement pour nous une fois que nous sommes arrivés en bas... On pouvait enfin admirer la carrière paisible, une petite étendue d'eau se trouvait sur un des côtés. Nous nous sommes baladés un peu, toujours sous la pluie, ce qui ne donnait pas bon air à la balade, qui sous un beau soleil aurait sûrement fait un tout autre effet. Mais... encore présents, les vestiges du passé effacés par la nature refirent surface.

Alors que des hommes descendaient en tenue rayée dans les chemins, pressant le pas sous les coups de bâton des kapos hurlant, quelques hommes furent pris sur le côté. En bas, d'autres prisonniers martelaient le granit, la peau sur les os du fait des maigres rations de nourriture ; ils savaient qu'à tout moment, l'arrêt de l'effort leur vaudrait des coups ou pire la mort immédiate et le crématoire. Il fallait piocher, soulever, lâcher, sans faire attention au reste.

De la carrière, on voyait le « Mur des parachutistes », tel était son nom. En haut près de la falaise, des camarades, tranquilles, on les distinguait à peine... en file, l'un derrière l'autre. Un kapo avançait, un morceau de fer, une arme, un pistolet à la main et les hommes tombaient tels des dominos vers le sol ou dans l'eau où ils s'enlisaient.

Fin de journée, les pierres étaient remontées, de 30 à 50 kilos sur le dos, sur les petites marches, une seule chute, un seul ralentissement et un kapo vous tirait dessus ou bien vous mourriez dans la chute entraînant les autres sur votre passage. Une fois en haut, la marche vers le camp. Demain, il faudra tout recommencer...

Fin de la visite. Nous avons remonté les marches, jeunes, plein d'ardeur ; nous les comptions, nous regardions nos pieds de peur de tomber, avec le vertige parfois ; l'escalier nous semblait interminable... Ceux qui n'avaient pas une bonne condition physique étaient déjà essoufflés, s'arrêtaient. Tous se réchauffaient avec l'effort, alors qu'avant nous avions froid. Nous avons dû remonter tout, puis traverser le chemin « casse-gueule » pour arriver au car. On avait fait les marches de la mort et vu la carrière. Plus jamais ça...

France Charlier, Jeannette Chignesse, Florence Deltour, Charles Destoop,

Gusen : parce que l'homme a la faculté de l'oubli...

J'ai encore de la peine à mettre des mots sur ce que j'ai vu. Des images, j'en ai encore plein la tête, plein l'appareil photographique, car nous étions tous prêts à fixer à jamais tout ce qui nous rappelait l'horreur, tout ce qu'il restait. Nous avons ramené des fragments de folie humaine mais avons-nous seulement compris ce que nous avons mis en boîte ?

Pour ma part, oui. En tant que jeune personne, mon incompréhension et mon désaccord avec le comportement de l'homme dans la société étaient déjà très forts, et j'ai pu donc comprendre que la folie meurtrière est propre à l'homme. Ce que je savais, ce qu'on m'avait raconté n'avaient jamais rencontré mes yeux et c'est pour cette raison que je voulais faire ce voyage.

Le témoignage de monsieur Brusson fut très émouvant, bouleversant et c'est en partie grâce à lui qu'à présent je souhaite encore plus changer les choses autour de moi pour prouver que les jeunes peuvent aussi prendre les choses en main.

Le camp de Gusen, dont il ne reste plus qu'un mémorial érigé autour du four crématoire, a maintenant disparu sous les allées fleuries et les villas colorées. Peut-on imaginer vivre là où la mort et la souffrance empestent ?

Devant le château d'Hartheim, dans lequel on a torturé et tué, se dressent des tables pour accueillir les visiteurs.

Mais que cherche-t-on ? A-t-on oublié ou atténué les faits ? En avons-nous le droit ? Je crois que la question ne se pose même plus...



Morgane Thonnart

Institut d'euthanasie d'Hartheim. (1939-1944)



Description du château:

En 1939, des médecins allemands qui euthanasiaient des malades mentaux ou handicapés physiques commencèrent à faire des expériences avec du gaz toxique

pour pouvoir exterminer les gens en masse, ces personnes étaient pour les nazis « indignes de vivre » ; ils finirent par utiliser du monoxyde de carbone pur.

Le château d'Hartheim fut une des six installations de gazage mises en place par le « programme d'euthanasie » on estime le nombre de victimes gazées à Hartheim à environ 30.000.

Le « Programme Action T4 » :

c'était la désignation pour l'assassinat de centaines de milliers de personnes aliénées ou handicapées pendant la période du nazisme.

Ces terribles assassinats furent décidés en 1939 dans une villa au numéro 4 de la Tiergartenstraße à Berlin mais la signification de « Aktion T4 », ne se trouve pas dans des documents de l'époque.

Cette opération se résume en deux mots: correction et destruction ; cela signifiait pour les nazis qu'ils diminuaient la population non - conforme aux critères raciaux du national-socialisme.

Comme vous pouvez le constater ci-dessus, le château a bien entendu été rénové, il reste cependant les conduites de gaz de la chambre et la porte à l'aide de laquelle on y accédait ; elles ont été conservées afin d'en garder le souvenir:



Nos conclusions :

Nous avons choisi le château d'Hartheim comme sujet pour notre travail car il est l'une des choses les plus atroces que nous ayons rencontrées lors de notre voyage. Malgré cela, ce voyage à Mauthausen et à Dachau était très intéressant, émouvant et pourtant difficile: difficile de s'imaginer que lorsque l'on parcourt les camps, des dizaines de milliers de personnes y sont mortes ; hommes, femmes et des enfants aussi...

Cependant, cette passionnante aventure restera gravée à jamais dans nos mémoires.

Julie Belot et Julie Richelle

Dachau

Lorsque nous sommes arrivés à Dachau tout était bien propre, le soleil brillait et l'herbe était bien tondue. Difficile de s'imaginer que là, sous nos pieds, des milliers de personnes sont mortes de faim, de froid, de maladies ou encore de mauvais traitements. L'immensité des lieux nous a étonnés, celui-ci avait l'apparence d'un parc familial.

Nous avons décidé de parler des conditions de vie, plus particulièrement du problème des lits car celui-ci reflète parfaitement l'évolution dans la vie du camp au fil de la guerre.

Tout d'abord Dachau est une ville d'Allemagne, chef-lieu d'un arrondissement en Bavière. Cette ville est devenue tristement célèbre à cause du camp de concentration établi par les nazis.

Le camp de Dachau fut mis en service le 31 mars 1933, ce fut le premier camp de concentration important construit en Allemagne. Il fut tout d'abord le lieu d'internement des opposants politiques, mais il accueillit également par la suite des juifs de Bavière, des prisonniers de guerre soviétiques et des femmes ainsi que des homosexuels et Tsiganes.

Chacun y connut la souffrance, la faim et y côtoya la mort. Dachau comptera plus de 100 commandos qui, avec le camp central, regrouperont 75 000 détenus. Son existence était connue en dehors des frontières dès 1934. Il était considéré par les nazis comme représentant le prototype des camps au même titre que le camp d'Auschwitz.

Les prisonniers étaient entassés dans des baraquements, chacun devant contenir 208 prisonniers, mais, du fait de la surpopulation après l'évacuation des camps de l'est, au moment de l'arrivée des soldats américains, certains baraquements contenaient 1 600 détenus dont la plupart dans un état cadavérique, ne portant que la peau sur les os. Le camp reçut ainsi plus de 200 000 prisonniers venus de plus de 30 pays.

En 1937, 34 baraques d'habitation peuvent accueillir 200 détenus. Chaque bloc comportait 4 chambres de 75 lits disposés sur 3 étages superposés ou les détenus se battaient pour avoir les lits supérieurs afin de ne pas recevoir les excréments qui suintaient vers le bas.

Dans les premiers temps de la guerre chaque lit était séparé d'une planche en bois, mais il était fréquent que 2 ou 3 hommes dorment dans un même lit pourvu d'une seule paille. Le système a donc changé: les lits n'étaient plus conçus pour une personne mais pour 2. Ensuite 4 ou 5 hommes devaient y dormir. Peu après les lits étaient devenus des deuxièmes planchers; car ceux-ci étaient dépourvus de séparations, là étaient entassés de nombreux détenus. Cet entassement est à l'origine de nombreuses épidémies dont celle du typhus en 1945, mais déjà auparavant du développement de vermines, de puces, ce qui avait pour conséquence que de nombreux détenus ont été placés en quarantaine. De plus leurs vêtements n'étaient jamais lavés ce qui facilitait la propagation de ces problèmes d'hygiène.

Donita Mayola, Maude Tchéou

Rendre hommage à toutes les victimes...



Cette étoile jaune, reprenant la forme de l'Étoile de David, est en fait une reproduction moderne de la rouelle de 1215.

La rouelle: est une étoffe de couleur jaune, imposée aux Juifs comme signe distinctif par le concile de Latran en 1215, découpée en disque, symbolisant les 30 deniers de

Judas. La célèbre étoile jaune en sera un avatar moderne, et a visée plus explicite.

Le port de l'étoile a été rendu obligatoire par les nazis, d'abord en Allemagne, puis dans les territoires occupés, discrimination d'abord, prélude à l'extermination... des ghettos aux camps...

Elle est portée sur le côté gauche de la poitrine, solidement cousue au vêtement.

Dans un certain nombre de cas, des Juifs ont contrevenu à l'ordonnance soit en n'en portant pas, soit en en portant plusieurs, soit en y ajoutant des inscriptions.

Comme les autres, ils se sont retrouvés dans les camps...

Un certain nombre de non juifs qui portaient l'étoile juive ou une imitation de cet insigne pour manifester leur sympathie les y ont rejoints...

Le génocide : 6 millions de morts dans les camps...

Le voyage était très instructif, il nous a permis de savoir ce que les détenus vivaient dans les camps, de connaître, grâce à Paul Brusson, ce qu'ils enduraient tous les jours.

Nous conseillons le voyage à tout étudiant, car, grâce aux visites des camps de concentration, nous pouvons encore mieux nous imaginer ce que les détenus ont subi. Il faut se dire que si nous pouvons visiter ces camps c'est parce que ceux-ci sont entretenus très régulièrement et même, allons- nous dire, trop entretenus...

Floriane Sgobba, Pauline Zaninotti

Avant ce voyage nous avons, comme tout le monde, beaucoup entendu parler de la seconde guerre mondiale, au travers de nos grands-parents et des films les plus célèbres, mais le témoignage et la collection de films de Monsieur Brusson m'ont apporté en quatre jours plus que toutes les informations que j'avais pu recueillir jusqu'à ces visites. C'est à ce moment que j'ai réalisé que les films les plus célèbres ne concernaient qu'une partie des victimes. On parle surtout du génocide des Juifs dans les camps d'extermination : 6 millions de morts, l'extrême barbarie ...

Mais on oublie trop souvent tous les autres, les Espagnols, les Polonais, les homosexuels ou les opposants politiques à Hitler, les résistants au nazisme...

Il y a aussi que monsieur Brusson n'exagère pas et ne cache aucun détail de sa détention. Il n'a pas honte de dire que jouer dans l'équipe de foot du camp l'a aidé à s'en sortir et il aime dire cette phrase : « Après avoir entendu certains témoignages, je me dis que j'ai été aveugle et sourd pendant toute ma détention ». J'aime cette phrase car j'aime les gens honnêtes.

Même si cela semble un peu utopique, je trouve que tout le monde devrait faire un voyage comme celui-ci dans sa vie. Cela éviterait certains débordements actuels en

Belgique et dans d'autres pays. Malheureusement des gens comme Paul Brusson ne sont pas éternels et quand ils ne seront plus là, ce sera à nous de transmettre cette mémoire.

Gabriel Frisée

La mort omniprésente

L'élément qui m'aura le plus marqué au cours de ce voyage est la mort.

Elle était présente partout, à chaque moment : pendant le travail (si celui-ci est bien fait ou pas), dans la répression des SS, dans les chambres à gaz...

Tous ces détails m'ont profondément heurté. Les tueries exercées par les nazis sont, pour moi, bien pires que la peine de mort. Elles s'exercent froidement, sans la moindre pitié et sans aucune justification valable. Le fait d'avoir lu les noms inscrits sur les murs de tout ceux qui n'ont pas survécu me révolte. L'idée que des gens simples, des femmes, des enfants, qui n'ont rien fait de mal à qui que ce soit puissent mourir dans de telles atrocités me perturbe. Un tel sadisme me dégoûte.

Je pense que ce voyage m'a permis d'avoir un regard nouveau à l'égard de certaines choses ; j'ignorais jusqu'où allait la barbarie humaine.

Je pense également que le fait d'avoir eu comme accompagnateur un ancien résistant détenu dans ces camps m'a permis de mieux imaginer l'enfer vécu par ces milliers de personnes. Je trouve ça très courageux d'oser encore parler de ce genre de situation à notre époque et de ce fait de nous mettre en garde face à l'extrême droite. Bien que l'époque ait changé, il existe encore trop de gens, selon moi, qui se trompent de priorités. Cet extrémisme en est le parfait exemple.

Ce voyage fut donc un voyage au fond de mes peurs et au fond de mes pensées.

François Bruwier

Nous deviendrons les « relais de la mémoire »

Tout au long de ce voyage, nous nous sommes rendu compte de toutes les atrocités commises par le nazisme, tant à l'encontre des adultes que des enfants, des femmes que des hommes... Chaque prétexte était bon pour mettre quelqu'un dans un camp...

Personnellement j'ai tiré plusieurs leçons du passé, principalement grâce à une personne, Paul Brusson, qui nous a montré le courage exceptionnel qu'il a eu, la dureté de son épreuve, la chance qu'il a d'être encore parmi nous et de pouvoir nous faire prendre conscience de toutes ces choses.

Quand toutes ces personnes qui peuvent encore témoigner de ces atrocités ne seront plus là, car certaines nous ont déjà quitté, ce sera à nous de reprendre le flambeau de la lutte, et de faire en sorte que de telles atrocités ne se reproduisent plus jamais.

Une petite phrase importante à retenir, une petite phrase en deux mots que nous avons entendue et répétée tout au long de ce voyage : « Plus jamais ! »

Magali Dudek

J'ai été impressionné lorsque nous sommes arrivés devant le camp de Mauthausen ; j'ai eu des frissons en voyant l'immensité de ce camp et en imaginant ce qui s'y était passé : des dizaines de milliers de Juifs, d'Espagnols, de Hongrois, d'homosexuels, de gitans, de prisonniers de guerre soviétiques, de résistants de tous pays...étaient morts dans des conditions incroyables.

Grâce au témoignage de notre guide, Paul Brusson, nous avons réalisé et compris l'horreur de ce qui s'est déroulé dans ces lieux, 60 ans plus tôt.

[...] J'ai été très choqué, car je ne comprends pas que des êtres humains puissent infliger de telles horreurs à d'autres, sous le seul prétexte qu'ils sont différents...

La visite sur place, dans ces camps nous a fait prendre conscience de l'ampleur de ces exterminations ; nous avons pu visualiser la vie qu'avaient dû avoir tous ces pauvres gens, dans les camps de la mort. Ce genre de voyage marquera à jamais notre existence ; nous ne pourrons jamais oublier ce qui s'est passé et nous devons absolument tout faire pour que ce genre d'atrocités n'arrive plus.

Romain Gomez

Notre vie de tous les jours a changé...

Des millions de personnes sont mortes du fait du nazisme et nous pensons qu'il est important, même soixante ans après le désastre, de continuer à en parler. Nous avons pu découvrir certaines vérités et faits marquants grâce au témoignage de Monsieur Brusson, ancien concentrationnaire de Mauthausen, puis de Dachau, qui fut déporté alors qu'il n'était pas beaucoup plus âgé que nous (21 ans) !



Paul Brusson nous explique, à un moment, lorsque nous étions face aux lits qui ne faisaient pas plus de 70 cm de largeur, destinés aux détenus, que nous, les élèves, nous plaignons de devoir nous lever tôt pour aller à l'école... Il nous fait alors une comparaison marquante entre la journée d'un adolescent en Belgique aujourd'hui et celle d'un adolescent concentrationnaire. Nous, nous nous levons le matin, après avoir dormi 7- 8 heures dans un lit confortable, sous une couette bien chaude, puis nous prenons un bon petit déjeuner avant d'aller à l'école – que nous trouvons « fatigante et chiante »-. Ensuite en sortant de cette dure journée d'école un

bon souper nous attend... Les concentrationnaires, eux, dormaient dans de très petits lits, avec des puces dans les paillasses et les couvertures -ou plutôt, bouts de tissus-... Parfois ils devaient dormir à plusieurs à cause de la surpopulation des camps ; étaient éveillés la nuit par des cris... Le matin, très tôt, ils recevaient un petit déjeuner très pauvre en calories, avant un travail épuisant ; ils étaient encore affaiblis par des exercices physiques avant le travail. Ceux qui en revenaient le soir retrouvaient un souper aussi peu consistant.

C'est après cette comparaison que nous avons réalisé, comme d'autres élèves, que nous avons la « belle vie » ; ce témoignage a été marquant et choquant pour nous.

Charline Blanjean, Sarah Schippers.

Conclusions : aujourd'hui...

Tout d'abord, que dire ? A part qu'un voyage comme celui-ci me paraît influent. On en ressort changé. On remarque enfin jusqu'où la cruauté humaine peut aller. Nous, futurs adultes, devons nous mobiliser et expliquer le passé aux générations à venir, pour que jamais, au grand jamais, des actes comme ceux-ci ne puissent être renouvelés.

Ensuite, face aux montées de l'extrême droite aux élections précédentes, je pense que se rappeler les crimes qu'a pu engendrer ce parti nazi est non-négligeable. Rien n'est plus dangereux que de prêcher l'avenir en oubliant le passé.

C'est pourquoi la présence de Paul Brusson, rescapé des camps nazis, est le point fort du voyage. Il témoigne, nous décrit sa vie de détenu à l'intérieur même de ces lieux sinistres. Je pense que, du haut de mes 16 ans (bientôt 17 !), je n'arrive toujours pas à me rendre compte....

Chaque dictature, chaque génocide sont des crimes contre les droits humains. Chacun a droit à la vie, à la dignité...

Hélène Brédart